



FRENCH A1 – HIGHER LEVEL – PAPER 1
FRANÇAIS A1 – NIVEAU SUPÉRIEUR – ÉPREUVE 1
FRANCÉS A1 – NIVEL SUPERIOR – PRUEBA 1

Thursday 15 November 2001 (afternoon)

Jeudi 15 novembre 2001 (après-midi)

Jueves 15 de noviembre de 2001 (tarde)

2 hours / 2 heures / 2 horas

INSTRUCTIONS TO CANDIDATES

- Do not open this examination paper until instructed to do so.
- Write a commentary on one passage only.

INSTRUCTIONS DESTINÉES AUX CANDIDATS

- Ne pas ouvrir cette épreuve avant d'y être autorisé.
- Rédiger un commentaire sur un seul des passages.

INSTRUCCIONES PARA LOS ALUMNOS

- No abra esta prueba hasta que se lo autoricen.
- Escriba un comentario sobre un solo fragmento.

Rédigez un commentaire sur l'un des textes suivants.

1. (a)

[Pascal Mercadier] marche sur ses vingt-neuf ans. Il a un certain charme, bien que ses traits manquent de finesse. Il a la lèvre inférieure très charnue, sous cette moustache pâle, qui révèle qu'il a eu la typhoïde vers les quatorze ans. Les pommettes longues. Des yeux marron. Mais tout cela ne dit rien, est sans importance.

- 5 Ce qui frappe, c'est qu'il se tient mal, le dos un peu rond bien que ses épaules soient très larges, qu'il est très mince des hanches, et que ses cheveux plats, séparés par une raie qu'il porte à gauche, tombent parfois sur son front en une mèche longue et striée, qu'il rejette d'un geste familier de la main droite, d'un geste réflexe.

10 Ce qui frappe en Pascal, c'est ce sourire sur des dents inégales qui donne l'impression qu'il n'écoute pas ce qu'on lui dit.

C'est aussi la manière de s'habiller. Ces vestons croisés, trop larges exprès, les gilets recherchés rayés ton sur ton, en soie, les cravates extravagantes avec une perle noire, les cols exagérés qui accentuent encore cet engoncement des épaules, le pantalon fantaisie [...]

15 Rien ne rappelle plus en cet homme jeune et pâle aux vêtements recherchés l'enfant de jadis qui courait en haut de la montagne pour y voir "l'autre côté des choses", si ce n'est ce feu dans ses yeux foncés, et une certaine passion dans la voix, quand il parle de détails sans importance. Le chemin de l'un à l'autre, comment le retrouver ? La vie est un voyageur qui laisse traîner son manteau derrière lui pour effacer ses traces. Plus une goutte de sang, plus une cellule de la chair du petit Pascal ne subsiste en ce Pascal d'aujourd'hui, dont
20 l'index gauche porte une légère tache jaune de tabac.

A vingt-six ans, ou presque, qu'on ait déjà sa vie derrière soi, paraît à peine croyable, alors que l'on s'imagine faire les premiers pas dans sa force, des gestes qui n'engagent rien encore. Pascal était tout proche de ce moment où l'homme domine sa vie, et en décide une bonne fois. Il n'était pas entièrement nettoyé de ces longs doutes par quoi l'adolescent se
25 prolonge dans l'âge viril, comme une nuit qui ne quitte point le dormeur après le réveil.

Pourtant depuis ce jour où s'est déchiré subitement le voile de l'enfance, la fausse sécurité familiale au milieu de laquelle grandissent les petits d'hommes dans le monde de la bourgeoisie aisée, depuis ce jour où Pascal, à douze ans, a senti obscurément, parce que son père était parti sans rien dire, laissant au portemanteau de l'antichambre ses affaires
30 qu'on n'osa pas de quinze jours enlever, que rien n'est stable et qu'un cyclone peut à tout instant emporter toute chose, et qu'il ne faut compter au monde qu'avec ses propres forces, et sa ruse, et son acharnement, depuis ce jour-là, le jeune Mercadier est entré dans la réalité, tel un fils de famille qu'on met soudain comme interne au collège.

Aragon, *Les Voyageurs de l'impériale*, 1942

1. (b)

[...] Sur mon cou sans armure et sans haine, mon cou
Que ma main plus légère et grave qu'une veuve
Effleure sous mon col, sans que ton cœur s'émeuve,
Laisse tes dents poser leur sourire de loup.

5 Ô viens mon beau soleil, ô viens ma nuit d'Espagne,
Arrive dans mes yeux qui seront morts demain.
Arrive, ouvre ma porte, apporte-moi ta main,
Mène-moi loin d'ici battre notre campagne.

10 Le ciel peut s'éveiller, les étoiles fleurir,
Ni les fleurs soupirer, et des prés l'herbe noire
Accueillir la rosée où le matin va boire,
Le clocher peut sonner : moi seul je vais mourir.

15 Ô viens mon ciel de rose, ô ma corbeille blonde !
Visite dans sa nuit ton condamné à mort.
Arrache-toi la chair, tue, escalade, mords,
Mais viens ! Pose ta joue contre ma tête ronde.

20 Nous n'avions pas fini de nous parler d'amour.
Nous n'avions pas fini de fumer nos gitanes*.
On peut se demander pourquoi les Cours condamnent
Un assassin si beau qu'il fait pâlir le jour.

Amour viens sur ma bouche ! Amour ouvre tes portes !
Traverse les couloirs, descends, marche léger,
Vole dans l'escalier plus souple qu'un berger,
Plus soutenu par l'air qu'un vol de feuilles mortes.

25 Ô traverse les murs ; s'il le faut marche au bord
Des toits, des océans ; couvre-toi de lumière,
Use de la menace, use de la prière,
Mais viens, ô ma frégate, une heure avant ma mort [...]

Jean Genet, "*Le condamné à mort*", 1948

* gitanes : cigarettes